

Fragilités et pouvoirs de la culture

Micheline Cambron

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cambron, M. (2005). Fragilités et pouvoirs de la culture. *Spirale*, (200), 57–59.

FRAGILITÉS ET POUVOIRS DE LA CULTURE

JE SUIS toujours étonnée de ce que cette question, que l'on dit d'actualité, soit perçue comme une question abstraite, liée à des institutions plutôt qu'à des personnes. Dans cette grande geste où la culture est toujours déjà ce qui est perdu, le geste individuel, la parole singulière semblent de peu de poids face à l'amnésie collective et au déni de culture que semble induire la marchandisation des discours et des pensées. Pourtant, si la culture peut nous prodiguer des enseignements, si nous pouvons transmettre la culture et témoigner de cette transmission, c'est grâce à des discours particuliers, dont la faiblesse ne laisse pas d'étonner. Cette fragilité des discours me paraît constitutive de l'idée même de culture : elle favorise à la fois les passages et les réappropriations au fil du temps, et les délitements générateurs d'oubli. Mais, comme dans les fables anciennes, ces deux mouvements antagonistes se livrent à nous sous des dehors trompeurs : il arrive que la transmission intégrale des savoirs soit génératrice d'oubli alors qu'un legs transformé, voire refusé, porte plus loin les pouvoirs du discours.

On en parle peu, mais il me semble que le premier lieu de la culture est la famille : la culture n'est pas exclusivement liée à l'espace public et notre responsabilité y est totalement engagée, même dans nos gestes les plus privés. Que transmettons-nous à nos enfants dans le cadre familial ? Les rendons-nous aptes à recevoir les enseignements de la culture ? Ces questions sont généralement absentes des débats sur l'effritement de la culture. Cela tient sans doute à la fois à une certaine pudeur et au désir compréhensible de partager nos responsabilités à ce chapitre. L'idéalisation des rapports familiaux, qui ont fait de la famille l'Autre de l'école et de la société, n'a pas peu contribué à faire disparaître ces interrogations, réduites au statut d'évidence dans les travaux des sociologues et des spécialistes de l'éducation : lorsque les parents lisent, les enfants ont davantage de chance de lire eux aussi ; la présence de livres à la maison facilite le rapport ultérieur à l'objet livre. À vrai dire, il faudrait poser la question autrement : quels types d'énoncés permettent d'affirmer qu'il y a eu transmission de la culture et du sens de la culture, c'est-à-dire acquisition chez les enfants d'une aptitude à recevoir les enseignements de la culture ? J'ai choisi trois énoncés de mes enfants, lesquels sont toujours ultimement les destinataires invisibles de ma

réflexion sur la culture, puisqu'ils incarnent pour moi la postérité la plus proche.

La culture des générations

« Le nez qui voque, *ce n'est pas du meilleur Ducharme* », affirme Mathilde avec désinvolture. Bien sûr, je ne suis pas très contente — j'aime beaucoup Ducharme —, mais l'énoncé me ravit. Car il existe pour Mathilde une telle chose que « *du Ducharme* », catégorie à la fois historique et esthétique, comme le laisse entendre l'épithète « meilleur ». Et il est possible de poser à l'égard de cet objet un jugement, c'est-à-dire de se poser en sujet, à distance d'un objet qui sollicite notre regard et notre discours. Et cet objet est littéraire, il appartient au domaine de l'art, de la stylisation comme le dirait Fernand Dumont. À dire vrai, un énoncé plus en accord avec mon jugement : « *J'aime beaucoup Le nez qui voque* », ne m'aurait appris qu'une chose, que le roman de Ducharme avait été lu et que donc il y avait eu contact avec la littérature. Qu'il ait été aimé n'ajoute guère d'information pertinente, car l'adhésion à un objet peut être fusionnelle et ne signifie aucunement que ce dernier ait été mis à distance et jugé par un sujet. Certes, le premier énoncé témoigne d'une perte : dans l'opération du jugement, l'œuvre ne reste pas intacte, elle est modifiée et en un sens sa transmission est fragilisée. Dans le second, l'œuvre est prise telle quelle, placée à proximité du sujet dans un rapport d'affection et, on peut le croire, conservée pour une autre transmission. La question est de savoir laquelle des deux postures énonciatives témoigne le mieux des enseignements de la culture.

Toute petite, Évelyne fut émerveillée, à en perdre le sommeil, par une découverte inouïe : « *Il y a des endroits où il n'y a que des livres et où on peut acheter ceux que l'on veut.* » Elle avait choisi comme cadeau, lors de cette première visite dans une librairie, un dictionnaire. Tout pour combler des parents littéraires ! Mais lorsque je repense à la scène, j'y vois tout autre chose que les fantômes de Borges sur la bibliothèque ou la marchandisation d'une littérature devenue caverne d'Ali-Baba. Contrairement à la maison familiale, où le livre se trouve parmi d'autres objets usuels, la librairie que découvrait Évelyne était un lieu où seul le livre avait droit de cité. Et là s'exerçait le choix du livre désiré, qui ne faisait plus partie du donné mais du choisi. Bien sûr une telle découverte donnait

un tout autre sens à la bibliothèque familiale : celle-ci avait été construite, elle n'allait pas de soi. La totalité qui avait été constituée était infiniment expansible et elle supposait un tri, un investissement personnel de la part du lecteur avant même que la lecture ne commence. Cela transformait les choses. Le livre n'était plus seulement un objet familial, il n'était plus un don reçu au moment d'anniversaires, il devenait objet de désir, de délibération, d'élection. Il me semble y voir en germe la découverte de ce qu'est la culture, c'est-à-dire un horizon que l'on se bricole à partir de la mémoire humaine et que l'on pose hors de soi, de telle sorte qu'un espace, une distance existe qui permet le mouvement du désir.

Dominique est allé assister à une table ronde sur *Le Québec rouge*, un film qui porte sur les mouvements d'extrême gauche au Québec. Il s'étonne d'avoir été le plus jeune de l'assistance et ne comprend pas pourquoi sa présence a paru exceptionnelle aux « plus vieux » qui étaient là. « *Après tout, cela nous concerne !* » Même si souvent nous l'oublions, la culture est aussi ce qui nous relie à d'autres personnes, ce qui crée la communauté qui transcende les générations, les intérêts étroits, les lignes de parti. « *Rien de ce qui est humain ne m'est étranger* », disait TERENCE. Ce sentiment complexe, fait de curiosité et d'ouverture, engage la responsabilité individuelle : il témoigne d'un souci qui pose, par delà toutes les distances possibles, une proximité. Peut-être l'œuvre d'art est-elle intransitive, mais en tout cas la culture est transitive, elle est action et porte l'être humain vers autre chose « *qui le concerne* », même s'il lui est étranger. À ce titre, le souci du politique est indissociable de la culture, car il inscrit dans le temps et l'espace notre rapport à l'autre, à son discours et à son action. Sans cette inscription, nul lieu d'où prendre distance, nul mouvement qui dise l'humanité.

Ces trois énoncés disent des choses banales pour quiconque connaît les grands textes qui parlent de la culture. La distance et le jugement, l'élection d'œuvres particulières et la reconnaissance d'un horizon, le souci de ce qui fait l'humanité commune et le refus de se soustraire aux responsabilités auxquelles nous engage notre présence au monde sont des paradigmes qui traversent les œuvres de ce que nous appelons communément la culture. Mais sommes-nous attentifs à voir leurs effets ? N'avons-nous pas tendance à voir la culture

comme une série de savoirs dont la valeur serait immuable et la lecture univoque? Bien sûr, il serait absurde de prétendre que l'on peut transmettre les paradigmes de la culture sans transmettre aussi des « contenus », mais cela ne l'est-il pas tout autant de mesurer la culture des jeunes à la perte dont ils témoignent par rapport aux générations passées? La déploration à ce chapitre est l'un des traits les plus anciens du discours sur la culture.

L'espace commun

Ces paradigmes mettent en jeu beaucoup de nos certitudes quant aux enseignements de la culture. Je me souviens d'un collègue, indigné de ce que ses étudiants ne sachent pas d'où venait la phrase : « *Mon royaume pour un cheval!* » C'est bien dommage en effet. Mais sans doute ne songeait-il pas à tous ces élèves qui ne connaissent de Shakespeare que ce seul vers, fort commode pour orner les textes de plusieurs disciplines. Cette définition ornementale de la culture, qui rejoint la conception rousseauiste du discours, où la vérité peut, par soustraction des voiles de la rhétorique, être atteinte dans sa nudité, est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit. La culture est alors un oripeau, charmant et inutile, assez commode pour briller en société, faire des mots croisés ou gagner à *Quelques arpents de pièges*, mais un peu encombrant. Conçue de cette façon, la culture ne transforme pas la personne, elle lui confère des attributs accessoires appelés à s'effacer dans la monstration de l'être authentique. On comprend alors que ses détracteurs puissent dire que la culture est inutile. Cette même conception peut conduire des thuriféraires de la culture à un désir de préservation maniaque. Car il est certes tentant de penser que les objets qui constituent la culture sont le tout de la culture. Or, loin de favoriser le maintien de la culture, cette attitude peut facilement conduire à un psittacisme générateur d'amnésie. Travaillant sur la non-lecture de la littérature québécoise du XIX^e siècle, j'ai découvert avec stupéfaction que certaines œuvres avaient cessé d'être lues parce qu'on se répétait avec un respect maniaque des résumés et des interprétations qui empêchaient que la lecture puisse jouer pleinement le risque du sens. La réitération des mêmes poncifs avait préservé les listes d'œuvres, les noms des auteurs, les résumés des romans, mais cette préservation avait, dans le trop-plein du discours, effacé la pertinence des

œuvres : or la vie d'une culture — ou en l'occurrence d'une littérature — ne peut se contenter d'être le souvenir d'un souvenir. Pour que cette littérature réintègre l'espace commun, il faudra la lire : renoncer aux certitudes de ses significations, l'appréhender comme étrangère tout en reconnaissant qu'elle nous est un horizon proche. Il faudra se mettre en jeu et la mettre en jeu : c'est dans la mise à distance et l'exercice du jugement que nous pourrions accueillir les œuvres pour ce qu'elles sont et la culture dont elles témoignent.

Dans le mouvement actuel de bazarage de la culture, ce qui est inquiétant n'est donc pas la mise au rancart de certaines œuvres ou de

goisses que l'on croyait disparues. Et quelles que soient à l'origine les motivations des lecteurs, le contact véritable avec les textes conduira à un certain ébranlement. La philosophie n'est pas morte des pitreries d'Aristophane et des satires de Lucien. Comme la Bible ne s'est pas effondrée sous les coups parodiques de la *Cæna Cypriani*. Les élections et le jugement du sujet composent un horizon dans lequel les œuvres s'éclairent les unes les autres. Et il faut se méfier des bibliothèques idéales : leur conception est sans doute heuristique-ment féconde mais elle ne laisse pas de place à l'entropie. L'image de la bibliothèque comme labyrinthe de la culture est plus réjouissante, plus angoissante aussi, car elle peut conduire à



Stephen Schofield, *A raging stream is called violent, but not the riverbed that hems it in*, vue d'ensemble, Berland Hall Gallery, New York, N.Y. Photo : Ray Manikowitz

certains types de discours. Certains disparaissent peut-être, mais d'autres refont surface. Il est trop facile de réduire le regain d'intérêt pour les études anciennes à un reflet des grands succès commerciaux : ceux qui se mettent à l'étude du grec ancien se soumettent à une ascèse qui n'a rien de commun avec les films à grand déploiement que sont *Troie* ou *Alexandre*. Mais, en même temps, ces engouements révèlent des préoccupations, des an-

un fâcheux relativisme si le sujet renonce à exercer ses choix, à s'engager dans une transformation de sa personne par l'*estrangement*, comme dirait Montaigne, que procure la lecture. De ce point de vue, les pratiques pédagogiques actuelles sont aporétiques : désireuses de permettre aux étudiants d'échapper au seul jugement de préférence, afin de développer des mécanismes de mise en distance du réel, elles tendent à court-circuiter l'exercice global du

jugement qui, toujours, engage toute la personne, ses sentiments comme ses convictions. Trop souvent réfugiés derrière une technicisation du processus de lecture, les étudiants, comme les professeurs, renoncent à élire une œuvre, à en faire un objet de désir — ou un objet de détestation. Le choix des œuvres devient alors indifférent et cette indifférence tue aussi sûrement Baudelaire que Marie Laberge. La seconde sera peut-être rattrapée par la rumeur, qui conduit comme chacun sait à se préoccuper des choses lorsque « *Tout le monde en parle* ». Le premier sera perdu, n'ayant même pas eu le loisir de déranger par son étrangeté. Ainsi, face à la littérature du XIX^e siècle québécois, si mal aimée, il vaut mieux partir des réactions brutes des étudiants, creuser leur malaise, leur permettre de découvrir les œuvres en restant en prise sur les effets de lecture qu'ils ressentent. Les éléments qui « dérangent » à la lecture correspondent le plus souvent à des lieux d'articulation du sens; s'y arrêter, c'est donc souvent ouvrir la voie à une mise en question des lieux communs sur les œuvres et sur la période, ce qui paraît une bonne façon de rétablir la chaîne de transmission en situant les œuvres dans le contexte plus large de la bibliothèque dont ils faisaient partie lors de leur première parution. Car si les œuvres sont élues individuellement, elles conservent des liens avec les autres œuvres, celles qui sont citées, celles qui sont implicitement désignées comme antagonistes, celles que chacune des œuvres entend voir advenir lorsqu'elle déplace les horizons d'attente des lecteurs.

Société et culture

Ces liens entre les œuvres et entre les discours sont essentiels. Pourtant, les approches très spécialisées qui sont les nôtres tendent à dénouer les liens qui rattachent la littérature au politique, et par là à l'ensemble des autres discours. Cette hyperspécialisation est extrêmement dommageable. Elle fait croire que la lecture des œuvres littéraires constitue une activité qui se situe en marge du reste de la vie sociale. Elle justifie le confinement de la littérature dans l'ordre du loisir et l'inscrit exclusivement dans le registre de la vie privée. Or, bien que la lecture des œuvres littéraires soit une activité individuelle, la littérature concerne tout le monde. Personne ne peut échapper à la littérature. Les grands modèles d'interprétation du monde, les récits qui traversent le paysage social sont profondément inscrits dans la litté-

rature qui nous offre, comme le dit Kermodé, des fictions selon lesquelles nous agissons. Nous pouvons afficher à l'égard de la littérature une indifférence réelle, elle ne nous en rattrapera pas moins. Les sciences humaines, qui utilisent de plus en plus la notion de scénario, témoignent, involontairement peut-être, de cette emprise des formes du littéraire sur les autres discours. La lecture de *L'Utopie* de Thomas More éclaire les modalités actuelles de l'impérialisme américain. Et les théories sur les réseaux et les fractures sociales sont implicitement théorisées chez Proust. Ces œuvres nous offrent le substrat à partir duquel ont émergé le narrable et l'argumentable tel que nous les concevons aujourd'hui. Il ne s'agit pas ici de faire semblant de croire que les œuvres littéraires ont une fonction prophétique, mais de rappeler l'originalité de leur lecture du monde et la fécondité de leurs récits. Cela a beaucoup à voir avec ce que Northrop Frye appelait les « *pouvoirs de l'imagination* ». À ce titre, la littérature, mais ce serait aussi vrai, par d'autres voies, de la musique, de la philosophie, des arts visuels, nous concerne tous. Et l'enseignement que nous recevons par la littérature est inestimable. On peut évidemment faire semblant de croire que ces pratiques et ces discours pourraient (devraient?) être réservés à une frange de la population, qui aurait choisi, ou aurait loisir, de se spécialiser dans ce secteur comme on se spécialise en résistance des matériaux, en coiffure afro ou en cuisine basque. Bien sûr, à partir de chacun de ces trois points de vue sur le monde, nous avons accès à une part d'humanité. Mais ce que la littérature, les arts visuels, la musique et la philosophie offrent en plus, c'est la possibilité de découvrir un espace commun dans lequel les œuvres et les discours renvoient les uns aux autres et prennent sens et pertinence, un lieu dans lequel, ultimement, la résistance des matériaux, la coiffure afro et la cuisine basque reçoivent un surcroît de sens qui déborde l'imédiateté des pratiques.

La vulnérabilité actuelle des sociétés à un discours mythico-religieux relève, on le répète à satiété, d'une crise du sens. Mais ne faudrait-il pas aussi penser qu'il y a là l'expression d'un déficit de récits, la moindre proposition suggérant une transformation entre un avant et un après — ce qui est la définition minimale du récit — étant accueillie comme neuve et unique? Une meilleure connaissance de la littérature, des arts, de la philosophie nous révèle pourtant qu'il existe d'innombrables façons de

penser la transformation du monde, ce qui laisse à l'homme, placé face à la multitude des récits, le plein exercice de sa liberté.

Les diverses transformations qui menacent actuellement notre système d'éducation sont issues d'une très profonde incompréhension de la formation de la personne et du refus obtus de considérer la dimension radicale des interrelations dans lesquelles sa nature propre place l'être humain. Alors que l'on a tant conspué le clergé québécois pour avoir asservi les enseignements à des doctrines et des valeurs posées comme seules vraies, nous voulons remettre ça en édulcorant — voire en scotomisant — ce qui, dans la formation des enfants et des adolescents, les appelle à devenir solidaires et responsables, à devenir critiques et capables de jugements qui entraînent la totalité de leur personne, à fonder leurs actions sur un souci du vivre ensemble avivé par la connaissance d'œuvres particulières qui ont cristallisé dans une forme immédiatement accessible la lente sédimentation des interrogations humaines.

Les intégristes de l'utilitarisme, heureux de conserver pour eux seuls la position de surplomb que leur formation leur a donnée, posent que, de ces diverses matières, les étudiants d'aujourd'hui n'auraient nul besoin. Puisqu'ils ont oublié leur cours de logique, je me permets de leur rappeler que tout besoin qui excède la survie est induit. Et que la faible proportion de jeunes Québécois scolarisés semble d'abord reliée à l'absence du désir de continuer à apprendre. Or, les disciplines que sont la littérature, les arts, la philosophie sont précisément des lieux qui, carburant au désir, sont susceptibles d'éveiller le désir de découvrir puis de partager des savoirs. Les évacuer en prenant prétexte de leur utilité « marginale » est donc un très mauvais calcul. Négliger de faire place aux disciplines qui rendent possibles, par le contact avec des œuvres, les enseignements de la culture et invitent à entretenir à l'égard du monde une relation faite de distance et de mémoire, comme le disait Fernand Dumont, c'est saper, à sa base même, la vie de notre société en oubliant les discours et les pratiques qui la fondent.

Il est dans la nature de la culture d'être en crise, c'est-à-dire déstabilisée, mal assurée dans son assiette. Il est de notre devoir d'inviter les générations qui nous suivent à s'en faire un lieu.

Micheline Cambron